

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 30

Artikel: Le mois de l'escompte
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206163>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nécessaires chez l'inspecteur du bétail, Eugène, levé au petit jour, termine ses préparatifs de départ pendant qu'Elodie lui égrène un chapelet de recommandations.

N'oublie rien surtout, ni mon café, ni ma chicorée, ni mon thé, ni mes macaronis, ni mon fromage. Achète-toi un beau chapeau, le tien n'est plus mettable, mets-y le prix et reviens en bon état.

— Sois tranquille, Elodie, tu me connais, répond joyeusement Eugène en couvrant son chef quasi dénudé de son chapeau des grands jours sans forme ni couleur, mais dur comme du bois.

Une bêche sur l'épaule, en habit de travail, Jules est venu donner un coup de main pour hisser sur le char le porc — ah ! la belle bête ! — qui va être vendu à la foire de M. ; puis Jules s'en est allé gravement.

— Il n'accompagne pas mon homme, pense Elodie tout heureuse. Quelle chance pour une fois ! Et s'il allait se raviser !

Mais non, Eugène embrasse sa femme sur les deux joues, et fouette cocher, au grand trot sur la route en lacets qui conduit à la ville.

— Une deux, une deux, une deux !

C'est Jules qui a eu le temps d'enfiler une chemise blanche et sa plus fine blouse bleue. Il y a trois raccourcis qui abrègent de beaucoup la route pour les piétons et maintenant il descend au pas de gymnastique le sentier embaumé de la Belle d'Amour, une deux, une deux...

Un tintement de grelots, le roulement d'un véhicule dans un nuage de poussière et Eugène arrive en même temps que Jules.

— Bon temps, mais frais, dit Eugène arrêtant son attelage.

— Bon temps, mais chaud, corrige Eugène en s'asseyant à côté de son ami. Ah ! ce que j'ai couru, mon vieux, et je dois pousser mon sacré ventre.

— Bah ! à la descente c'est lui qui te tire.

Comme Eugène excelle dans le choix et l'élevage de son bétail, l'habillé de soie fut vite et bien vendu. On but un verre avec l'acheteur et chacun de son côté s'en fut à ses emplettes. A midi on se retrouva à l'hôtel de l'Écu, renommé pour sa cuisine aussi raffinée que plantureuse.

En bon parrain et en diplomate avisé, Jules avait fait l'acquisition d'un superbe cheval de bois pour le fils de son ami Eugène et de bons exquis destinés à la femme de ce dernier.

Le repas se terminait gaiement entre le plus pur des mokas et le plus vieux des rhums — importation directe. —

— Tonnerre ! s'exclama soudain Eugène, j'allais oublier de m'acheter un chapeau.

J'ai ton affaire, fit Jules, au coin de la place d'armes il y a un déballeage immense de chapeaux en solde.

La foule se pressait autour d'un déballeage surmonté d'un immense drapeau claquant au vent avec l'inscription flamboyante : *Au Castor Royal*.

Eugène hésita fort longtemps entre un feutre de Polynésie, un chapeau mou du Labrador et un Castor royal. Ce dernier l'emporta lorsque le soldat lui eut assuré sur un ton admiratif que le castor royal avec ses vastes ailes le faisait ressembler à un hidalgo, à un véritable grand d'Espagne et surtout quand il l'obtint à titre de réclame pour un franc cinquante.

Puis l'aimable Margot, robuste fille d'une innocence limitée, fit perler le viel Epresses dans les verres de cristal à la taverne du *Chat qui chante*.

La taverne du *Chat qui chante* est depuis longtemps connue, car, paraît-il, Brillat-Savarin en parle dans ses mémoires et l'on s'y transmet pieusement de père en fils la chaise sur laquelle daigna s'asseoir cet homme illustrissime. C'est lui qui, son repas terminé, commanda à ses hôtes

de lui apporter un chat : « Pas de bon diner sans musique », affirma-t-il.

— Et Brillat-Mazarin fit chanter le chat qui avait une superbe voix de baryton, dit le grand-père du tenancier, qui entraît justement.

— J'aurais bien voulu être présent, fit Eugène d'un air sceptique.

— Si vous aviez été présent, jeune homme, vous ne feriez plus aujourd'hui le bonheur de votre femme et la joie de vos amis, riposta le grand-père. Eh ! mon fils et toi, la Margot, allez me chercher la chaise, commanda le vieux avec un tremblement dans la voix.

— Dites, grand-père, voulez-vous trinquer en attendant ?

— Volontiers, les enfants, ça me donnera de la pince. Et voici l'instrument, ajouta-t-il, en désignant sur le grand poêle de pierre un chat perdu dans un rêve sans fin.

Mais, avec mille précautions on apportait la chaise recouverte d'une housse que l'on enleva aussitôt. C'était une chaise en noyer à haut dossier, au milieu duquel s'entrelaçaient en un monogramme taillé dans le bois les lettres B. S.

Tel un dévot devant une relique, le vieux ôta son couvre-chef — un bonnet de coton surmonté d'un énorme mouchet. Puis il alla prendre le chat, qu'il caressa et s'assit sur la chaise au milieu d'un silence profond. Il plaça le chat sur ses genoux, face à la société.

Oui, ma gentille Mirette, on va faire de la musique avec grand-père, de la grande, de la haute musique.

Et pendant que Mirette faisait ron-ron, ron-ron, le vieux maintint de la main gauche les deux pattes de devant de l'animal et, de la main droite, élevant ce dernier, il prit dans sa bouche la nuque de Mirette, ainsi que font les chattes qui portent leurs petits.

Le morceau commença par de petits sons filés, puis vinrent des vagissements, de longues notes avec des points d'orgue, des trémolos d'une extrême finesse et des trilles surprenants, admirables dans les notes suraiguës. Alors le grand-père battit énergiquement la mesure de ses durs sabots et de son casque à mèche et, les oreilles aplaties, frémissante, Mirette ouvrit sa gueule toute grande, découvrant ses quenottes blanches et sa langue rose en émettant des miaulements épouvantables qu'entrecoupait à volonté le vieux par de savants tapotements sur le ventre.

— C'est un soprano, parce que c'est une chatte, expliqua le grand père en lâchant Mirette toute fière dans une tempête de bravos et d'applaudissements prolongés.

— Et vous êtes un grand artiste.

— C'est bien le moins, on a de qui tenir, répondit le grand-père sans fausse modestie.

Les anecdotes plurent sur Brillat-Savarin que le vieux s'obstinait à appeler Mazarin, tandis que le Dézale d'or pétillait dans les coupes et que Jules, enhardi, narrait à la belle Margot, qui s'attendrissait, tout le vide de son isolement et le trop-plein de son cœur...

L'âme en fête, les deux amis rentrèrent aux rayons de la lune. Les fleurs silencieuses exhalaient leur arôme langoureux dans la beauté de la nuit, tandis que les hauts peupliers s'élevaient aux étoiles et que les doux chèvrefeuille et l'églantier sauvage jetaient des guirlandes, des torsades, des couronnes sur le sombre feuillage des haies d'aubépines.

H. W.

Le mois de l'escompte. — C'était en novembre dernier ; un vieux négociant, grippe-sou de la plus belle eau, présente un effet à l'escompte chez un banquier.

— Je ne puis l'accepter, fait ce dernier ; cent vingt jours, c'est un trop long terme.

— Oh ! ça fut rien tire, maintenant les chours y fiennent gourds.

EN DEVISANT DU BON VIEUX TEMPS

III

On voit par ce qui précède, et comme nous l'avons déjà dit, que dans ces querelles, ces prises de bec entre bateliers et riverains, on se lançait toujours quelque sobriquet, on se reprochait ses défauts, ses travers, ses ridicules.

Et ce n'était pas seulement sur les bords du lac que pareilles choses se passaient, car il n'est presque pas de localité dans le canton qui n'ait son sobriquet, qui n'ait dans ses annales, dans sa chronique, quelque fait pouvant donner lieu aux quolibets et aux méchantes plaisanteries des localités voisines.

En voici quelques exemples, glanés par ci par là :

Quelques sobriquets de localités vaudoises.

Lausanne, « le Tata-dzenelhe ». — Pour qui connaît la lenteur proverbiale et l'indécision avec lesquelles on procède si souvent dans certaines affaires, à Lausanne, ce surnom ne se justifie que trop.

Grandvaux, « le Brise-botoille », les brise bouteilles. Leurs voisins leur reprochent, à tort ou à raison, d'être un peu vifs dans les querelles de cabaret.

Avenches, « le Peque-sêlâu », les pique-soleil ; ce que l'on explique en disant qu'ils passent leur temps à la rue. Et l'on cite à l'appui le dialogue suivant :

— Père !

— Qu'à-tou ?

— Lé fam.

— Kaise-té !... va âu sêlâu.

(— Père ! — Qu'as-tu ? — J'ai faim. — Tais-toi !... va au soleil.)

Vallorbe, « le Tire-lena ». Un fou de ce village s'était mis dans la tête de tirer sur la lune. Le coup parti, voyant une étoile filante qui traversait l'espace, il s'écria : « Vouaitive, ein vouaillé on bocon que tchi ! » On raconte aussi que lors de l'invention des carabines, des tireurs de la localité, frappés de la longue portée de ces armes, et ne trouvant pas de but assez éloigné, décidèrent de tirer contre la lune. De là vient, ajoute-t-on, que dans la contrée, on appelle les tireurs de Vallorbe « carabiniers du ciel. »

Combremont-le-Petit, « le lâu ». Les gens de ce village ayant donné la chasse aux loups, en tuèrent un si maigre qu'ils ne trouvèrent qu'un nœud de corde dans son estomac. De là ce proverbe en usage dans la contrée : « Maigre comme le loup de Combremont. »

La Tour-de-Peilz, « le Bouaîle ». Leurs voisins de Vevey prétendent qu'ils ne peuvent dire quoi que ce soit sans crier, et que dans leurs jeux les enfants sont excessivement criards.

Seigneux, « le Cranma-cugnu », les crème-gâteaux. C'est ce qu'on peut dire des enfants gourmands qui lèchent ou mangent le dessus du gâteau et dédaignent la pâte et surtout le « revon » (le rebord).

Bussy, sur Moudon, « le Medze-vin coué », les mange vin cuit, les mange résiné. Une femme ayant laissé par mégarde une toupine de raisiné dans l'allée de la maison, un porc survint et, sans cérémonie, y plongea son museau. Or, pour ne rien perdre, les propriétaires prirent l'animal par les oreilles et lui râclèrent soigneusement le museau dans la toupine, en disant : « Vouaïque po cliuâ de Mâdon. » De Moudon, où probablement les femmes allaient vendre leur résiné.

Pomy, « le Tiers-et-demi ». Les communes de Pomy et de Cronay possédaient une propriété indivise qu'il s'agissait de partager. Ceux de Pomy prétendaient qu'il leur en revenait les deux tiers, tandis que ceux de Cronay ne voulaient leur en accorder que la moitié. Après de